

HENRI GOUHIER

9  
27

Le combat  
de  
Marie Noël

STOCK

# LE COMBAT DE MARIE NOËL

LE COMBAT  
DE MARIE NOËL

16701

160 Ln<sup>27</sup>  
89773

LL • 23 2 1971 - 03424

LE COMBAT DE MARIE NINA

Henri Gouhier

LE COMBAT  
DE MARIE NOËL

Stock

Henri Couhier

# LE COMBAT DE MARIE NOËL



Tous droits de reproduction, traduction, adaptation  
réservés pour tous pays.

© 1971, Editions Stock.

Avant-propos

A la mémoire de  
ma grand-mère Marie François,  
Mailly-la-Ville (1848)-Auxerre (1928)

At the instance of  
the Grand Master of the Temple,  
Harris-Johnson (1848-1928)



THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY  
© 1971, University of Chicago



## Avant-propos

*Le Combat de Marie Noël*, ces mots désignent une expérience religieuse originale qui, en notre xx<sup>e</sup> siècle, représente un chapitre important de ce qu'un fidèle ami du poète, Henri Bremond, appelait *l'Histoire littéraire du Sentiment religieux en France*.

Expérience originale, donc vécue par une personnalité hors-série, de sorte qu'aucune explication n'est possible par réduction à un modèle connu. Comme « le cas Péguy », comme « le cas Bergson » dans une autre perspective, « le cas Marie Noël » doit être pensé dans sa singularité radicale.

Expérience religieuse originale, entendons : elle est bien liée à une religion déterminée ; il faut la voir là où elle est, dans l'univers théologique, mystique, liturgique, de l'Eglise catholique ; mais son originalité ne tient pas à la vitalité exceptionnelle d'une foi dont la profondeur, l'intensité, la générosité animeraient d'un esprit nouveau les schèmes de la piété commune, plus ou moins figés en concepts et en formules dans la conscience du chrétien moyen. Dans « le cas Marie Noël », l'expé-



rience vécue crée son propre schème en se pensant elle-même.

Car Marie Noël a *pensé* sa relation à Dieu : le verbe doit être pris avec les références à la raison et à la culture qui le définissent. Les drames que cette relation immuable et changeante fit surgir dans l'existence quotidienne du poète sont à la fois cause et effet d'une certaine vision du monde que de précieuses *Notes intimes* nous découvrent et dont le dessin apparaît, par transparence, dans l'architecture musicale des chansons et la fabulation des contes. Une extrême émotivité et une obstinée rigueur intellectuelle se joignent dans cette âme où l'expérience religieuse la plus pathétique inclut l'exigence d'un discours cohérent.

« Les cris lyriques de celle qui *tournoie dans la rafale* alternent avec une argumentation qui accule la raison... Les antinomies du Dieu-Créateur et du Dieu-Amour, de la souffrance et de sa bonté, du Mal et du Bien, de l'Immortalité et de l'Individualité sont autant de thèmes que théologiens et philosophes peuvent explorer dans ces grands poèmes... » (1). \* On ne saurait mieux dire. *Vision, Chandeleur, Chant de la divine Merci, Adam et Eve, Jugement* sont, en effet, de grands poèmes métaphysiques, et nous n'en citons que quelques-uns, ceux où la vision du monde devient fresque. Le mot « métaphysique » effrayait un peu Marie Noël : mais comment ne pas l'employer ? Aussi s'arrangeait-elle pour lui ôter son allure trop sérieuse : « ma métaphysique en gardant les

\* Les chiffres entre parenthèses renvoient aux notes en fin de volume, p. 149 ; précédés de p., ils renvoient aux *Notes intimes*.

poules... », lisons-nous dans une lettre à son parrain (2), et, sur l'exemplaire des *Chants de la Merci* envoyé à un ami professeur de philosophie : « ... j'adresse *Adam et Eve* ou ma métaphysique de nourrice... ». Le mot était tout de même prononcé.

Comprenons bien : Marie Noël lui enlevait son allure trop sérieuse non parce qu'elle ne prenait pas la métaphysique au sérieux mais, au contraire, parce qu'elle la prenait très au sérieux : elle ne voulait pas avoir l'air d'être ce qu'elle n'était pas, ce qu'était son père, par exemple, ou, sur un autre plan, des amis de formation théologique comme l'abbé Mugnier et l'abbé Bremond. Pourtant, elle savait bien qu'à sa façon elle déchiffrait et traduisait la signification de son combat spirituel à l'aide de notions, d'images, d'un langage imprégnés de métaphysique.

Car écriture et réflexion vont ensemble. Marie Noël cherche à voir clair en elle la plume à la main. C'est pourquoi son expérience religieuse se trouve située à un niveau d'existence tel qu'elle reste au-dessus de toute explication à partir de conditions exclusivement sociologiques ou même psychologiques.

Certes, il serait bon qu'une fiche médicale de Marie Rouget fût établie, mais avec cette précision et cette prudence que la compétence scientifique peut, seule, obtenir : la médecine et la psychanalyse ne supportent pas l'amateurisme. Que nous apporterait pareille fiche ? Une liste des multiples maladies qui ont jalonné la vie de Marie Rouget depuis son enfance, avec des diagnostics plus raffinés sur ce qu'on appelait alors « névrose cardia-

que », « troubles nerveux », « dépression nerveuse » (3). Personne ne saurait nier l'importance de pareils états pathologiques, surtout pas Marie Noël ! Relisons *Prière à mon corps* (p. 96) :

« O mon corps, tant que tu pourras, garde-moi de mon âme...

« Mange, bois, engraisse, sois épais afin qu'elle me soit moins aiguë...

« Protège-moi contre elle tant que tu pourras... Sauve-moi d'elle ! ».

Mais beaucoup d'autres femmes ont eu les mêmes maladies que Marie Noël : aucune n'a écrit *Chants et Psaumes d'Automne* ni *Notes intimes*. Constatons simplement que l'expérience religieuse de Marie Noël et son œuvre sont inséparables, qu'expérience religieuse et œuvre constituent un univers spirituel, intellectuel, poétique, qui peut et doit être « exploré » — reprenons le mot de Mlle Marie-Madeleine Dienesch —, une fois mise entre parenthèses toute information précise d'ordre médical ou psychanalytique.

C'est au centre de cet univers que Marie Noël a livré son combat dont une note nous dit le principe et le sens ; cinq mots suffisent, mais quel mots ! « Je souffris le mal de Dieu » (p. 300) \*.

\* Je remercie M. René Durr, Président de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, et Mlle Elise Autissier qui m'ont permis de consulter des inédits de Marie Noël. Mlle Autissier m'a, d'autre part, donné de très utiles renseignements.



# 1. Marie Rouget

Marie-Mélanie Rouget est née à Auxerre, ruelle des Véens, le vendredi 16 février 1883 ; elle fut baptisée le 5 août suivant. Elle avait un an lorsque ses parents occupent une des maisons appartenant au grand-père Rouget, tout près de la cathédrale, dans la rue Saint-Pierre-en-Château « où tant d'herbe pousse entre les pavés » (1). A l'automne 1895, la famille, qui compte maintenant quatre enfants, s'installe 27 rue Milliaux, sur la paroisse de l'église Saint-Pierre : c'est là que Marie Noël vivra jusqu'à sa mort, le 23 décembre 1967.

« Auxerre... j'ai aimé la vieille ville pleine de figures et d'histoires, à cause de ses vieilles églises, de ses vieilles rues, de ses vieux logis recois du quartier de la Marine... » (2). Auxerre n'est donc pas seulement, pour le poète, le décor de sa vie quotidienne pendant près de quatre-vingt-cinq années ; deux livres témoignent de la présence d'Auxerre dans son cœur. *Petit-Jour*, ce pur chef-d'œuvre où elle raconte les souvenirs de sa première enfance, et *Le Cru d'Auxerre*, « ce petit coup de jus d'Auxerre, versé par Marie Rouget plutôt que par Marie

Noël », nous écrivait-elle sur la page de garde. Sous ces lignes, une date : « 15 octobre 1967 ». Deux mois plus tard... Il est émouvant de constater que le dernier livre publié par le poète est ce recueil dédié « Aux vieux Auxerrois pour qu'ils se souviennent ». Pour qu'ils se souviennent du temps des vendanges — « je fus petite vendangeuse, de huit à treize ans, dans les vignes de mon père... » (3). Pour qu'ils se souviennent de ce petit monde d'autrefois où leurs grands-parents jouaient la Passion, où leurs arrière-grands-parents construisaient avec le professeur Rouget les chars merveilleux des « Retraites illuminées » qui faisaient le tour de la ville sous le ciel étoilé d'une nuit d'été (4). Pour qu'ils se souviennent aussi des jours sombres de l'invasion, de l'occupation, d'« Auxerre en cave » (5).

Née de parents auxerrois, petite-fille d'un épicier de la place du Marché et d'un entrepreneur du quartier du Pont, gens fort aisés, propriétaires de maisons et de vignes, Marie Rouget ne fait d'études qu'à Auxerre, elle y passe toute sa vie d'enfant et de jeune fille, ne quittant guère la maison familiale qu'aux vacances et pour la campagne. De là à voir en elle une demoiselle de province lisant *La Veillée des Chaumières...* En fait, la moins parisienne des poètes français a vécu dans un milieu où la culture était une seconde nature. Son père, Louis Rouget, était agrégé de philosophie ; en 1882, il avait renoncé à faire carrière dans les lycées, abandonnant celui de Cahors pour devenir professeur au collège d'Auxerre. Son parrain, Raphaël Périé, agrégé de lettres, était inspecteur d'Académie à Blois quand sa filleule écri-

vit ses premiers poèmes : « l'homme au nom d'ange » était très beau ; « variations sur variations », sa conversation était étincelante, « intarissable de fantaisie » ; il avait mis en alexandrins une chanson de geste, *Le Roman de Berthe aux grands pieds* ; son prestige était grand dans le salon des Rouget... Or ce fin lettré fut immédiatement l'interlocuteur discret et compréhensif de la débutante.

« J'avais dans le cœur une grâce, une fleur serrée qui n'osait pas s'ouvrir : il l'a fait épanouir sur le pas de sa porte.

« J'avais dans le cœur une chanson : il lui a donné la volée, il lui a ouvert le monde » (6).

Aux environs de l'année 1900, voici, auprès de l'adolescente, le cousin Julien Barat, futur agrégé d'allemand, qui, aux vacances, apporte avec lui l'air de Paris où il est étudiant, les vers de Verlaine, la musique de Fauré et de Debussy ; Marie est au piano : Julien chante Mozart, Schubert, Schumann, et les vieilles chansons populaires (7). C'est lui qu'évoque le poète de *Dernière messe* au *Benedicat vos...* :

« *Soyez bénis, ceux du Printemps en fleur,*

.....  
*Et l'un d'entre eux avait la voix si belle*

*Que pour l'entendre encore, je me dis*

*Que j'ai besoin d'aller au Paradis... »* (8)

A la maison, il y a aussi son jeune frère Pierre qui sera avocat puis magistrat, homme de goût, homme d'esprit, poète, lui aussi. « Reviens, lui écrit Marie Noël onze mois après sa mort, j'aimerais bien rejouer avec toi nos



sonates de Mozart et de Beethoven... Mon pauvre Pierre, toute la joie de ma jeunesse et de notre enfance étaient avec toi. Et le grand plaisir que nous tirions ensemble des beaux livres. Nous étions bien frère et sœur sur ce point-là » (9). Aux Bourguignons amateurs de chansons à boire, la « sœur aînée, chanteuse d'amour et d'eau claire » recommandait la lecture de *Rimes sans raison* (10).

La famille, les amies du lycée, quelques professeurs... il ne semble pas que Marie ait perdu beaucoup de temps dans « le monde ». Dans son Hommage à Paul Berthier, elle dira : « c'est lui qui m'a apprivoisée... je lui dois d'avoir osé entrer dans un salon — le premier de tous fut le sien — osé me mêler à des groupes, paraître au concert, au théâtre » (11). Mais Marie Noël lui doit beaucoup plus ou plutôt elle lui doit cette grande chance d'être tombée, si l'on peut dire, dans un « salon » aussi peu « mondain » que le sien. Paul Berthier était un élève de Vincent d'Indy ; en 1906, il avait, avec son ami Paul Martin, fondé la Manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois. Musicologue érudit, il participe activement à la renaissance du chant grégorien, et d'abord à Auxerre où, maître de chapelle à la cathédrale, il crée et dirige avec sa femme la chorale Saint-Etienne. Parmi « les grandes amitiés » de Marie Noël, la plus ancienne est celle de Paul Berthier qui se chargera d'harmoniser ses mélodies et avec qui elle composera un recueil de chansons bourguignonnes.

Nous aurons l'occasion de constater que la figure du père est restée présente dans la mémoire et la pensée de Marie Noël (12). Qu'elle apparaisse donc en gros plan.

La première vocation de Louis Rouget n'avait pas été la philosophie, mais la sculpture. Dans cette famille de commerçants-proprétaires, l'École des beaux-arts, même dans sa section d'architecture, semblait un chemin peu sûr : sur les conseils d'un cousin universitaire, on avait préféré Louis-le-Grand et la Faculté des lettres. Toutefois, le professeur Rouget se fit artisan pour rester artiste. « Dans le lieu le plus retiré et défendu de sa maison, raconte Marie Noël, il avait là son sanctuaire, sa cellule de créateur où il forgeait le fer, travaillait le bois, imaginait des meubles, inventait des outils... il dessinait, modelait, tournait, sculptait des motifs décoratifs empruntés pour la plupart à la flore du pays, dans le bois souple et rosé des poiriers campagnards, des noyers de la Puisaye ou des chênes du Morvan » (13).

Cet artiste n'était d'ailleurs pas seulement professeur de philosophie au collège de garçons ; il enseignait, outre la morale, l'histoire de l'art au nouveau collège de jeunes filles qui deviendra bientôt lycée. Là, il fit œuvre de pionnier, le Ministère considérant son enseignement comme une expérience pédagogique. « Ce cours ne cessa d'être pour lui la plus haute et la plus riche de ses joies », écrit Marie Noël (14). Quel maître aussi, pour elle, dans cette ville d'art qu'est le vieil Auxerre ! La petite Marie Rouget ne fut pas de ces passants qui traversent la place de la cathédrale sans s'arrêter devant les sculptures des portails, sans admirer celles du XII<sup>e</sup> siècle

qui racontent les amours de David et de Bethsabée. Elle descendit dans la crypte où sont conservées des fresques du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle, surtout l'extraordinaire Christ au cheval, représentant, d'après Emile Mâle, « le Dieu vengeur de l'Apocalypse armé de la verge de fer ». Et, en remontant de la crypte dans le déambulatoire, voici les admirables vitraux du XIII<sup>e</sup> siècle. Mais Auxerre ville d'art, ce n'est pas seulement la cathédrale Saint-Etienne, « pleine d'inspirés de ciel et d'enfer : sibylles, prophètes, anges, démons » (15) : c'est aussi Saint-Germain, Saint-Eustèbe, Saint-Pierre, tous les styles de l'art religieux, de l'époque romane à la Renaissance ; c'est la tour de l'Horloge, ce sont les vieilles maisons aux poutres de bois... Que de souvenirs sous ces vers de l'arrière-saison (16) :

« *Béni celui — j'en ai mal hérité —*

.....  
*Dont les yeux ont doté de clair regard*  
*Mes yeux voués aux choix aigus de l'art. »*

La santé de la petite Marie était fragile ; elle fit donc ses études primaires à la maison, avec des leçons particulières de Mlle Ernestine. Le père, semble-t-il, suivait de près l'instruction de sa fille, même quand celle-ci devint élève du lycée (17). La diversité de ses curiosités faisait de Louis Rouget le pédagogue complet ou presque complet : le philosophe-ébéniste et historien de l'art était aussi botaniste — « par monts et par vaux, il s'en allait à la découverte de fleurs rares » (18) —, et surtout, bien avant d'aborder devant sa fille les problèmes de la



métaphysique, il lui parlait de littérature, dirigeant ses lectures, commentant pour elle les auteurs du programme et quelques autres, y compris, parmi ceux du terroir, Restif de la Bretonne. En ce temps-là, on n'apprenait pas le latin ni le grec aux jeunes filles dans les lycées ; il ne semble pas que son père ait jugé utile de compléter l'enseignement officiel ; Marie ne connut jamais que le latin liturgique ; toutefois, elle lut en traduction les chefs-d'œuvre des littératures anciennes et, ici encore, elle trouvait à la maison une bibliothèque et un guide. Louis Rouget lisait couramment le grec (19), et ce point sera très important pour comprendre la formation intellectuelle de Marie Noël, y compris ce qu'il faudra bien appeler sa formation philosophique.

Ainsi, ne déguisons pas la chanteuse d'Auxerre, comme elle s'appelait volontiers, en paysanne de l'Yonne : de même, évitons toute image dans le style de Saint-Sulpice, du Saint-Sulpice de son temps.

La fillette ne vit pas dans un milieu confit en dévotion, où M. le Curé a son couvert, voire où l'on subit plus ou moins directement l'influence de tel ordre religieux. Elle vit dans une famille provinciale où les femmes sont de bonnes chrétiennes, où le père professe un agnosticisme respectueux, où le cher parrain est un mécréant, où les relations avec ces messieurs du clergé sont celles de fidèles paroissiens à leurs pasteurs. « Jamais nous n'avons reçu d'ecclésiastiques chez nous », écrivait Marie Noël à son biographe en 1951, et, « avant ces dernières années, je n'ai jamais mis le pied dans un

*Le combat de Marie Noël* : ces mots désignent une expérience religieuse originale qui représentent au XX<sup>e</sup> siècle un chapitre important de ce qu'Henri Brémond appelait "l'histoire littéraire du sentiment religieux en France". "Histoire littéraire", puisque, en prose comme en vers, Marie Noël est un poète, "pour moi le plus grand poète français vivant; mettons, si l'on veut, le seul qui me touche", écrivait Henry de Montherlant vers 1932. "Histoire du sentiment religieux", puisque les thèmes majeurs de l'œuvre, l'amour, la solitude, la mort, doivent leur profondeur dramatique à la foi vécue dans l'univers théologique, mystique et liturgique de l'Eglise catholique.

Marie Noël, c'est encore Job qui interpelle Dieu : pourquoi le mal? Pourquoi ce "malheur total" qu'est la mort? Ces questions, bien sûr, sont posées par la vie et, dans la mesure où il est possible d'approcher une âme aussi secrète, on a essayé d'entrevoir les blessures du cœur, les révoltes de la conscience, les saisons en enfer qui font crier la foi du poète. Mais, ici, la foi ne reste jamais un cri : Marie Noël est une femme supérieurement intelligente et très cultivée; une analyse de ses "notes intimes" fait même apparaître une espèce de subconscient platonicien chez cette fille d'un professeur de philosophie; son expérience religieuse n'eût pas été si pathétique sans les exigences d'un esprit extrêmement soucieux de cohérence et d'unité.

Les poèmes, les contes, les confidences de Marie Noël illustrent aujourd'hui cette tragédie permanente de l'amour de Dieu qu'un livre recommandé par Saint François de Sales appelait précisément *Le Combat Spirituel*.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

